



HAL
open science

Introduction. La science dans une société médiatisée

Suzanne de Cheveigné

► **To cite this version:**

Suzanne de Cheveigné. Introduction. La science dans une société médiatisée. Hermès, La Revue - Cognition, communication, politique, 1997, Sciences et médias, 21, pp.15-22. 10.4267/2042/14938 . hal-02948151

HAL Id: hal-02948151

<https://hal.science/hal-02948151>

Submitted on 24 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SCIENCE DANS UNE SOCIÉTÉ MÉDIATISÉE

« Véritables descendants de Prométhée, les écrivains scientifiques saisissent le feu sur l'Olympe scientifique, les laboratoires et les universités et le descendent au peuple. »¹. Voilà, certes, une vision possible des relations entre science et société, une réponse quelque peu lyrique à une question bien concrète : comment parler des activités du monde des sciences au reste de la société ? Y a-t-il un écho en retour ? Avec quels enjeux pour une société démocratique ? Démocratique et, surtout, *médiatisée*. Dans ce numéro de la revue *Hermès* nous avons voulu reprendre cette question de la circulation sociale du discours à propos de science, en tenant justement compte du rôle que jouent les médias dans nos sociétés. En effet les discours autour de la science ne sont plus seulement portés par le flambeau d'un écrivain scientifique, mais aussi par la radio, la presse et la télévision. Ils émergent dans l'espace public, y éveillent des enjeux, ils sont répercutés en retour vers les laboratoires.

À l'expression consacrée de « vulgarisation scientifique », nous préférons — et pas seulement pour des raisons esthétiques — celle de *discours à propos des sciences* qui a l'avantage de désigner clairement des discours qui ne sont pas scientifiques, mais qui se donnent comme objet différents aspects des sciences. Qu'apporte alors un regard attaché aux aspects proprement médiatiques de ces discours ? Les recherches sur la communication médiatique ont, par exemple, montré la complexité des phénomènes de réception des messages, la diversité d'interprétations possibles : les médias ne sont pas de simples tuyaux qui serviraient à gaver un public sans recours. Autre exemple, celui des échelles de temps : le temps propre des médias, encore raccourci par les techniques de transmission en direct, est infiniment plus court que celui de la science avec ses tâtonnements, ses vérifications multiples. Cet écart peut devenir dramatique, comme dans le cas des essais thérapeutiques de médicaments destinés à combattre la maladie fortement médiatisée qu'est le sida.

Un autre aspect des relations entre science et société médiatisée est l'écho du discours médiatique qui résonne dans les institutions scientifiques. Il ne s'agit pas simplement de reprocher aux médias de pervertir l'idéal scientifique mais d'en comprendre les effets sur le terrain. On pense souvent aux rivalités individuelles, mais n'y a-t-il pas des effets sur l'identité communautaire des scientifiques ? Quel est l'effet des discours médiatiques sur la « vache folle » dans les laboratoires qui travaillent sur les prions ? Un sens accru de la responsabilité sociale ? Un afflux de crédits, une déviation des programmes de recherche ? Des relations nouvelles avec les milieux médicaux ou industriels ? De même, on pourrait s'interroger sur les effets de la médiatisation sur des laboratoires financés par l'ARC², aussi bien avant qu'après la révélation du scandale.

Dans ce numéro, nous aborderons la médiatisation des discours sur la science sous trois aspects. Nous chercherons d'abord à examiner la nature des textes médiatiques, des différents supports de la discursivité, écrits ou images, en nous attachant à bien distinguer les discours à l'intention des pairs de ceux destinés à circuler au dehors de l'institution, via les médias « grand public ». Nous aborderons ensuite les stratégies des acteurs pris dans le jeu de la médiatisation, scientifiques, journalistes ou membres du public. Enfin, nous nous interrogerons sur la place des discours à propos de la science — en prenant ce terme dans un sens large qui englobe aussi bien les techniques, la médecine que l'environnement — dans le fonctionnement des sociétés démocratiques. Celles-ci ont à gérer un monde de plus en plus complexe. Qui participe alors aux choix ? Citoyens, hommes politiques, experts, et comment ? La question ne se pose pas seulement pour les sciences dites « exactes ». La société interroge aussi bien l'Économie, l'Histoire ou l'Anthropologie. Cependant, avant d'aborder ces points, il est bon de les situer par rapport aux approches plus traditionnelles de la vulgarisation scientifique.

La vulgarisation scientifique

Ce panorama rapide des théories sur la vulgarisation scientifique s'impose ici, ne serait-ce que pour baliser le champ de recherche dans lequel vient s'insérer ce numéro. Il est forcément très incomplet, passant en particulier sous silence toute *l'histoire* de la pratique (Bensaude-Vincent et Rasmussen, 1997 ; Jeanneret, 1994). Il ne peut recenser toutes les théories de la vulgarisation scientifique mais simplement en esquisser les grandes approches et montrer à quel point les médias semblent absents ou plus exactement transparents.

Distinguons dans un premier temps, de façon quelque peu schématique, d'un côté l'institution scientifique, où se construit et s'accumule un savoir à l'aide de pratiques discursives particulières, de l'autre le reste de la société (dans laquelle s'insère, bien sûr, l'institution scientifique) qui n'a pas la même activité et ne partage pas le même savoir. Il existe un ensemble de discours autour de l'institution scientifique, qui peuvent aborder : le savoir qui s'y élabore, les

conséquences de ce savoir pour le reste de la société, l'activité qui s'y déroule, les individus qui la peuplent ou encore la méthode scientifique.

Si l'on ne s'attache qu'au processus linéaire de *transfert de savoir*, le problème qui se pose est celui de sa réussite ou de son échec : ce seront les deux modèles classiques dits de la traduction et de la trahison. Dans le modèle de la *traduction*, la question relève de la linguistique ; il s'agit de remplacer les termes abscons des scientifiques par des mots compris de tous. Abraham Moles décrit ainsi la distance langagière entre les scientifiques et le public : « Les créateurs de la culture restent à peu près inaccessibles au commun du public qui a un autre langage, d'autres préoccupations immédiates et d'autres loisirs, et ne possède pas cette gymnastique intellectuelle qui est peut-être la caractéristique essentielle du philosophe, du chercheur, du spécialiste » (Moles et Oulif, 1967).

Jacqueline Revuz-Authier caractérise cette activité de traduction : « La vulgarisation scientifique désigne continuellement, comme deux extérieurs, le discours scientifique source et le discours familier du grand public, entre lesquels elle se met en scène comme activité de reformulation » (Revuz-Authier, 1985).

On se situe ainsi dans un modèle saussurien du signe, où pour désigner un signifié, il suffirait de remplacer le signifiant technique par un autre, quasi équivalent, appartenant au langage commun. Ce modèle de la traduction est linéaire et se rapproche d'un problème de traitement du signal : de même qu'un opérateur radio devait remplacer les signaux en morse par des lettres lisibles par tous, il faudrait remplacer les termes des spécialistes par des mots de tous les jours.

Mais même dans le cadre de ce modèle linguistique, la sociologie fait immédiatement irruption à travers le conflit qui ne manque de surgir entre journalistes et scientifiques pour savoir *qui doit traduire*³ ? Première option : un traducteur extérieur à l'institution car le scientifique est incapable de parler une autre langue que la sienne — c'est le « troisième homme » cher à Abraham Moles⁴ (Moles et Oulif, 1967). Nicolas Skrotzky, dans un livre plaidoyer pour la profession de journaliste scientifique (1989, p. 56), explique ainsi son rôle : « À partir de ces informations recueillies à la source, il ne lui restera plus qu'à rédiger son « papier », en choisissant les mots les plus clairs pour exprimer toutes ces notions nouvelles, sans pour autant les déformer. »

François Le Lionnais, pour sa part, évoque explicitement le conflit sous-jacent entre scientifiques et journalistes : « Il ne s'agit pas de donner le micro à des Scientifiques qui diront ce qui leur plaît, même si l'on ne devait pas avoir d'auditeurs ou de téléspectateurs. [...] Le rôle du Scientifique doit être d'avoir des conversations préalables avec le producteur, le réalisateur, le journaliste présentateur, de manière à permettre d'éviter des erreurs ; mais à partir de ce moment là, le Scientifique doit se retirer et c'est l'homme de la Radio ou de la Télévision qui doit, lui, prendre en charge la partie, au moins aussi difficile, qui est de faire pénétrer dans le grand public des connaissances nouvelles. » (Le Lionnais, 1972).

Dans le camp adverse, la réaction ne se fait pas attendre : « La prise en charge de l'information du grand public par les scientifiques eux-mêmes est un gage du succès de la

vulgarisation. La médiation par le Troisième Homme aboutit trop souvent à pervertir la denrée. » (Lazslo, 1993, p. 118).

C'est, en effet, l'autre option : le scientifique lui-même traduit, parle un langage que le public peut comprendre. Jean Peytard parle alors de reformulation : « On pourrait poser qu'il y a reformulation lorsque « l'agent de l'altération » est le même que l'agent de l'énoncé discursif d'origine. Tandis que la vulgarisation serait le fait d'un agent d'altération différent de l'agent responsable de l'énoncé d'origine. Dans un cas, la tendance est dans la mise en scène de la science ; dans l'autre dans la mise en forme d'un document équivalent, qui a modifié son processus discursif (syntagmatique), qui utilise les ressources d'une rhétorique, mais qui ne reformule pas le noyau conceptuel, qu'il préserve, au contraire, de toute altérité. » (Peytard, 1984, p. 5 et 27).

Quel que soit l'émetteur, le but énoncé reste le même, *réencoder* le texte original du scientifique. C'est un modèle optimiste selon lequel, une fois surmontées les difficultés de la traduction, la transmission reste possible. Or, tous ne partagent pas cet optimisme et peuvent trouver la traduction illusoire : « Un langage de la technique ou de la science, doté du pouvoir de transformer, est réservé à une élite. Il reste étranger à l'ensemble de la population à laquelle il est présenté par la vulgarisation comme inaccessible. Un autre langage, spéculaire, se contente d'exprimer à une société entière un miroir destiné à tous et finalement vrai de personne ; il est décoratif. » (Certeau, 1972).

Philippe Roqueplo a défendu cette thèse dite de la *trahison* : on ne peut transmettre du savoir scientifique objectif sans accéder à la pratique. Il ne s'agit donc plus du tout d'une simple question de langage. « Il est impossible de transmettre vraiment le savoir objectif par *la seule* médiation d'un discours/spectacle impliquant une forme unilatérale de communication et en excluant toute pratique effective. » (Roqueplo, 1974, p. 220).

Or cette pratique, la répétition d'une expérience dont on a lu la description, est un des signes d'appartenance à l'institution scientifique. C'est en réalité aux discours internes à l'institution scientifique que l'on réagit ainsi. « Le discours scientifique appelle une lecture scientifique, capable de reproduire les opérations dont il est lui-même le produit. » (Bourdieu, *Homo Academicus*, p. 35).

Et si on adoptait une autre définition de la vulgarisation scientifique parlant des discours sur l'*activité* des chercheurs, cette fois, au lieu de leurs résultats ? Roqueplo la rejette alors comme spectaculaire : « Le recours au spectacle de la pratique des sciences [...] accrédite le « spectacle du contenu » par la médiation non du rapport objectif entre théorie et pratique, mais de l'exhibition de la compétence subjective des hommes de science ainsi mis en vedette » (Roqueplo, 1974, p. 110). Il s'agit bien d'un discours sur l'institution scientifique, mais pour Roqueplo, ce discours la situe « derrière la vitrine, dans un ailleurs inaccessible », fabriquant le mythe de la scientificité et servant ainsi les intérêts de « ceux qui recourent à l'autorité de la science pour consacrer l'exercice de leur propre pouvoir » (Roqueplo, 1974, p. 191). Modèle pessimiste

donc, où le discours sur la science ne peut être correctement reçu hors l'institution, il ne peut être que source de mystification.

Jusqu'ici, nous avons considéré l'institution scientifique comme une entité bien définie par ses pratiques et par ses normes, les discours internes à l'institution se distinguant alors de ceux à destination du reste de la société. Cependant, on a pu dénier aux discours scientifiques cette spécificité. C'est alors l'hypothèse émise par Richard Whitley d'un *continuum* des écrits de scientifiques, allant des articles destinés aux pairs jusqu'à ceux qui sont écrits pour les journaux les plus populaires, en passant par des demandes de crédits ou des articles de revue destinés à des collègues d'autres domaines. Elle conduit à une définition extrêmement large de la vulgarisation : « La transmission de produits intellectuels du contexte de leur production à d'autres contextes, donc, me semble être la caractéristique principale de la vulgarisation. »⁵

Cette hypothèse rencontre un certain écho parmi les chercheurs qui s'intéressent à la communication de la science, mais elle nous semble porter une contradiction interne. La notion de *continuum* suppose qu'il n'y a que des différences quantitatives entre ces discours (Whitley parle en effet de « degré » d'utilisation du langage ordinaire, de « degré » de non-certitude, etc.). Or, il paraît extrêmement difficile de réduire les différences entre types de discours à des nuances mesurables quantitativement quand il suffit de conjuguer un seul verbe au conditionnel pour passer d'une assertion sûre à un énoncé incertain.

Or, la destination de tous ces textes est différente, ainsi que le sont leurs supports médiatiques. Dans une démarche comme celle des partisans du *continuum*, la spécificité des médias n'est pas prise en compte. Un média grand public a des contraintes de production particulières, contraintes qui s'imposeront fortement en affectant le produit final. Plutôt que d'affirmer que tous ces discours sont qualitativement proches (par opposition à une vision traditionnelle présentée d'ailleurs de façon assez caricaturale par les tenants du *continuum*), il nous semble bien plus fécond d'essayer de les lier à une théorie de la production et de la diffusion de connaissances, de se demander ce qui différencie un discours scientifique (condition de production d'autres discours scientifiques) de discours dont les destinataires ne sont pas à leur tour des producteurs de discours ayant le même statut, d'explorer leurs déclinaisons dans les médias. C'est ce que nous avons tenté de faire dans ce numéro.

~

Une remarque s'impose. Dans ce numéro consacré aux relations entre sciences et médias, nous n'avons pas voulu nous en tenir aux sciences dites exactes ou fondamentales. Nous avons centré notre problématique sur les médias : caractériser les discours qu'on y trouve, étudier les stratégies des acteurs impliqués, s'interroger sur le devenir de ces discours qui parlent de science dans l'espace public. Il n'y avait aucune raison alors d'exclure certaines disciplines, « inexactes » faudrait-il croire, telle l'Histoire ou la Médecine, la technologie ou l'environnement.

Dans une première partie, nous avons voulu examiner de près les textes, la matière médiatique, lorsqu'elle parle de science. Éliséo Véron, partant d'une réflexion sur la place de la science dans la société, distingue clairement les différents types de discours qui circulent dans ou autour de l'institution scientifique, s'opposant ainsi au modèle d'un *continuum*. Sophie Moirand, avec les instruments du linguiste, repère les spécificités du discours à propos de science dans les médias. La place de l'image, élément essentiel de ces discours, est abordée par Igor Babou et par Monique Sicard. Enfin, Jacqueline Chervin, analysant les journaux télévisés qui ont traité des anniversaires des premiers pas sur la lune, nous montre comment la matière télévisuelle est reprise et reconstruite.

Une seconde partie s'attache aux stratégies des acteurs impliqués. Le public, tout d'abord, trop souvent absent des modèles de la vulgarisation scientifique ou trop souvent réduit à des statistiques sur le degré de son savoir, comme dans la tradition anglo-saxonne du « Public Understanding of Science ». Deux études en réception lui donnent la parole. L'une, du Public Communication Research Group de l'Université de Liverpool, concerne la réception de discours sur l'économie tenus à la télévision britannique, l'autre, celle d'émissions de la télévision française qui abordent le thème de la science. Dans le cadre de cette dernière étude, les scientifiques ont exprimé une grande ambivalence envers la communication de leurs travaux à travers les médias. Ce même thème est également abordé par Jean-Robert Henry, et analysé plus particulièrement à propos des commentaires sur la guerre du Golfe.

Quant à la rencontre entre institutions médiatiques et institutions scientifiques, elle peut s'analyser en termes de pouvoir. Il serait d'ailleurs intéressant de la rapprocher d'un autre conflit de logiques, mieux étudié, celui des médias et de la politique, souvent abordée dans *Hermès*⁶. Ici, un article de Jean-Daniel Flaysakier, journaliste médical, met en scène certains problèmes liés à sa pratique. Denis Ruellan expose et analyse une expérience de médiation entre journalistes et scientifiques. Enfin Marie-Noële Sicard aborde des questions d'éthique de la pratique du journaliste scientifique.

Cette troisième partie concerne la place de ces discours autour de la science dans le fonctionnement démocratique de la société. Le texte de Laurence Monnoyer aborde directement la manière dont se légitime le discours politique en se référant à la science. Le thème de la médecine fournit un exemple concret de la place de ces discours spécialisés dans l'espace public, avec les articles de Renata Coray sur la médiatisation du problème de la drogue et de Annick Zappalà sur la médicalisation des problèmes sociaux dans les médias. Le thème de l'environnement nous donne un autre cas, avec une étude d'Éric Dacheux de la politique de communication de l'association Greenpeace et une analyse de publicités canadiennes pour l'énergie nucléaire proposée par Yves Laberge. Enfin deux textes proposent d'étudier l'ancrage du discours sur la science dans le discours populaire : celui d'Isabelle Veyrat-Masson autour de l'histoire opposant histoire savante et « petite histoire », celui de Pierre Minet qui rapproche science et sport.

Le lecteur ne manquera pas de repérer des questions laissées en suspens — celle par exemple d'une sociologie des journalistes scientifiques (Tristani-Potteaux, 1997). Mais si nous

avons pu le convaincre de la complexité, de la non-transparence des médias quand ils parlent de science, si nous avons pu le convaincre de l'importance de ces discours dans l'espace public, notre but sera atteint.

Suzanne de CHEVEIGNÉ

NOTES

1. « True descendants of Prometheus, science writers take the fire from the scientific Olympus, the laboratories and universities and bring it down to the people », W. Laurence, oral history archives, Columbia University, cité par S. Weart in *Nuclear Fear : a history of images*, New York, Doubleday, 1988.
2. Association pour la recherche sur le cancer, qui a financé de nombreuses recherches mais dont les dirigeants ont aussi détourné une part importante des dons qu'elle recevait du public.
3. Voir par exemple le bulletin de l'Association des écrivains scientifiques de France consacré à la question « Qui doit vulgariser la science ? » (1962).
4. Celui-ci attribue en fait le terme à Lazarfeld.
5. « The transmission of intellectual products from the context of their production to other contexts, then, seems to me to be the key feature of popularisation. » R. Whitley in *Expository Science : Forms and Functions of Popularisation*, T. Shinn et R. Whitley (Eds), Reidel, Dordrecht, 1985.
6. *Hermès* 4 et *Hermès* 17-18 par exemple.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUTHIER-REVUZ, J., « Dialogisme et vulgarisation scientifique », *DICOSS* 1-1985, p. 117-120.
- BENSAUDE-VINCENT, B., RASMUSSEN, A., (dir.) *La Science populaire dans la presse et l'édition XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS-Éditions « CNRS Histoire », 1997.
- CERTEAU, M. de, *La Culture dans la société*, Colloque Prospective du développement culturel, Arc et Senans, 1972.
- JEANNERET, Y., *Écrire la science : Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, PUF, 1994.
- LASZLO, P., *La Vulgarisation scientifique*, Paris, PUF « Que-sais-je ? », 1993.
- LE LIONNAIS, F., débat AESF du 16 mai 1972, *Bulletin d'information de l'AESF* 19.
- MOLES, A. et OULIF, J.-M., « Le Troisième Homme : vulgarisation scientifique et radio » *Diogène* 58, 1967.
- PEYTARD, J., « Français technique et scientifique à reformuler » et « Problématique de l'altération des discours : reformulation et transcodage », *Langue Française*, 64, 1984. p. 5- 27.

Suzanne de Cheveigné

ROQUEPLO, P., *Le Partage du savoir*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.

SKROTZKY, N., *Science et communication : l'homme multi-dimensionnel*, Paris, Belfond, 1989.

TRISTANI-POTTEAUX, F., *Les Journalistes scientifiques : médiateurs des savoirs*, Paris, Économica, 1997.